Numéro 2. Février 1860.

LE MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Les souffrances et les louanges de Christ.

PSAUME XXII.

(Suite et fin.)

De là vient que si, pour *Christ*, le péché a été le jugement, pour *nous* il n'en résulte que la grâce en lui et par lui. Car si, quant à moi, Dieu tient compte du péché au jour du jugement, je suis perdu. Mais je dis qu'il en a déjà tenu compte en Christ, navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; et maintenant coule un fleuve de grâce sans mélange. Car le fait est, non pas seulement que l'inflexible colère de Dieu soit tombée sur Christ crucifié, mais que Christ entre dans toutes les délices de Dieu après avoir ôté le péché. Dieu n'était plus maintenant un juge et un vengeur, mais un libérateur de la mort et de toutes les conséquences du péché que Christ avait pris sur lui ; il y allait de sa gloire comme Dieu et comme Père de relever Christ d'entre les morts et de le placer dans la juste gloire comme homme, et dans les délices infinies comme Fils, devant lui.

Quel changement a eu lieu ! Christ est entendu d'entre les cornes des licornes. La résurrection est la ré-

ponse de son Dieu et Père. Mais, remarquez-le, Christ a des amis qu'il appelle ses frères, et il faut qu'il aille et qu'il leur raconte tout. Dieu l'a, avec justice et en amour parfait, ramené du tombeau, et maintenant, dit le Seigneur, « je déclarerai ton nom à mes frères ; je te louerai au milieu de l'assemblée. » Jamais les délices de Dieu en Christ ne furent si complètes qu'à la croix ; jamais Dieu ne fut glorifié autant que par Christ sur la croix ; mais il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir la jouissance de la communion dans cette heure terrible, où le péché fut jugé comme il ne le sera plus jamais. Mais maintenant l'acte de porter le péché était achevé, et Dieu avait été si parfaitement justifié et glorifié en cet acte, que la question était, pour Christ, d'en amener d'autres dans le lieu de la sainte joie et de la paix, dans ses propres relations avec son Dieu et Père.

Marie-Magdeleine pleurait au sépulcre, parce qu'elle aimait le Seigneur et qu'elle ne connaissait pas le salut en Jésus ressuscité. « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » A son sens, s'il était loin, tout était perdu. Mais Jésus se fit connaître à elle en résurrection, et lui dit : « Ne me touche pas ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais va vers mes frères, et leur dis : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Pour qui l'œuvre avait-elle été faite si ce n'était pas pour eux ? Mais il y avait plus : Dieu était son Père, il était leur Père aussi ; s'il était son Dieu, il était aussi leur Dieu. Jésus introduit les disciples dans la place où il est entré lui-même.

Toutes choses dans l'homme et sous l'homme ont manqué à cause du péché. Mais le péché étant mainte-

nant ôté, toutes choses sont *de Dieu* qui nous a réconciliés avec lui-même par Jésus-Christ. Aucune justice ne pouvait être attendue de l'homme. Mais Christ ayant été fait péché, le croyant est maintenant devenu justice de Dieu en lui. Pourquoi chercher à établir notre propre justice? Paul nous apprend que maintenant qu'il voyait et possédait la justice de Dieu en Christ, il ne voulait plus de la *sienne*, quelque sincère qu'elle eût été; ce qu'il avait en Christ par la foi était incomparablement meilleur.

Si vous aimez du fond de vos cœurs vos enfants, vous désirez qu'ils soient où vous êtes vous-mêmes. Ainsi en est-il de Christ. Il a pu souffrir *seul*, mais cela une fois terminé, pourrait-il louer seul? Non : « Je te louerai au milieu de l'assemblée. » Toutes les souffrances et les douleurs ont été pour lui; sa joie, il veut la partager avec ceux qu'il a aimés. Lui-même dirige leurs louanges. Il sort d'une agonie et d'un opprobre, à la fois indicibles et insondables, et gardera-il le silence? Le ton de sa louange ne sera-t-il pas en rapport d'intensité avec la profondeur de l'obscurité dans laquelle il s'est trouvé? Une plénitude de joie ne correspondra-t-elle pas maintenant, à l'abandon dans lequel Dieu l'avait laissé alors à cause de nos péchés? (Comparez les versets 24, 25.) Il avait été dans les lieux profonds pour nous, mais maintenant il en est dehors et il loue; et comment devrions-nous louer? *Avec lui,* dans la pleine certitude de ce qu'il a accompli. Dieu nous veut libres devant lui dans la joie, en vertu de ce que Christ a fait; il veut que nous jugions tout mal, parce que le lieu est saint, mais la place dans laquelle il se trouve est le résultat de son œuvre, et il nous la

donne; il ne donne rien moins que cela, et à nous. Pourrais-je aller en la présence de Dieu dans mes péchés? Je m'enfuirais de devant lui comme Adam. Mais croyant en Christ, je suis en la présence de Dieu, parce qu'il m'a amené là.

Êtes-vous donc du nombre de ceux qui cherchent Dieu? Avez-vous entendu la voix de Christ? Ce n'est plus maintenant le cri d'une profonde douleur non-entendue. L'expiation est faite, lui-même est ressuscité d'entre les morts, il est le Sauveur accepté et glorifié. Et que doit être pour lui le contraste entre l'affliction de l'affligé et sa joie comme ressuscité? Il rassemble autour de lui ceux qui le reçoivent, et chante au milieu d'eux les louanges de Dieu. Si donc vous cherchez Dieu par Christ, vous avez droit, par son œuvre, à prendre là votre place, à vous joindre à son chant de louanges. Car ce n'est pas une promesse, mais un fait accompli. Est-ce que je crois en Christ? S'il en est ainsi je suis devant le trône de Dieu (de droit, non de fait, cela va sans dire) en vertu de la croix; je suis au dedans du voile et mes péchés sont laissés pour toujours derrière moi.

Depuis le verset 22, nous ne trouvons rien que la grâce. Vous qui cherchez Dieu en êtes-vous encore à dire: Oh! si je pouvais le trouver! Mais *lui* vous *a* trouvé. Venez donc et louez-le. Christ a été sur la croix, portant nos péchés. Vous avez à apprendre cela, comme étant un fait accompli, et non pas à dire: J'espère qu'il le fera. L'œuvre *est faite*, le péché est entièrement ôté, et Christ est le chef de la louange, suivant son appréciation du péché, de la colère due à ce péché, supportée par lui en grâce, et de la parfaite délivrance déployée

dans sa résurrection. Dès lors on entend la louange et rien que la louange. D'abord, c'est Christ qui loue Dieu au milieu de l'assemblée ; ceux qui craignent l'Éternel sont aussi appelés à le louer (vers. 22 et 23). Puis sa louange « dans la grande assemblée » est annoncée par anticipation ; ensuite « ceux qui cherchent l'Éternel le loueront, et tous les bouts de la terre se souviendront de Jehovah et se tourneront vers lui » (vers. 25 à 27). Sur la terre milléniale l'hommage sera universel, « tous ceux qui sont dans la prospérité, » — « tous ceux qui descendent vers la poussière ; » et non-seulement cette génération alors vivante, car « ils publieront sa justice au peuple qui naîtra, parce qu'il aura fait ces choses. »

Dans la lumière il y a des exercices de conscience, mais comment pouvons-nous y arriver? Parce que Christ a ôté le péché et que nous recevons Christ. Il est vrai qu'il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, mais c'est le tribunal de Celui qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi, de Celui qui m'a sauvé et en qui je suis accepté. Si Christ avait affaire à un pharisien, il le démasquait aussitôt ; mais quand quelqu'un venait à lui comme un pauvre pécheur, il était toujours plein de grâce ; voyez, par exemple, la femme dans Luc VII. Jamais il ne traita rudement une seule âme, venant à lui dans la vérité de sa condition ; à de telles et avec de telles personnes, il parlait et agissait dans la vérité de sa grâce. Cette femme pécheresse était attirée par l'amour divin qui était en Christ, et elle l'entend prononcer que ses nombreux péchés sont pardonnés. Elle connaissait son grand amour, et elle aimait beaucoup. Lorsque le Seigneur la voit là, il ne s'inquiète plus du pharisien, mais il dit à la femme : « Ta foi t'a

sauvée, va-t'en en paix. » Et il n'y a rien là d'étonnant, car c'est la chose même qui réjouit le ciel, qui remplissait son cœur de joie.

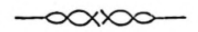
Il nous faut donc tous être manifestés devant le tribunal du Christ, devant Celui qui par sa mort a ôté nos péchés. Quel bonheur de le trouver sur ce siége judiciaire! Il n'y a rien là qui puisse troubler la paix qu'il a faite par le sang de sa croix, cette paix que nous devons avoir pour jouir de la communion avec Dieu. Deux marcheront-ils ensemble s'ils ne sont pas d'accord? Ensuite pensez à la manière dont nous arrivons là. Christ viendra et nous prendra auprès de lui, parce qu'il nous aime et qu'il veut nous avoir avec lui, là où il est; et comment est-ce que nous y arrivons? Glorifiés dans un corps semblable au sien. Et si vous dites : Comment peut-on parler ainsi? je vous répondrai par cette question : Comment pouvez-vous être dans le ciel d'une autre manière? Celui qui, de la part de Dieu, nous a été fait justice, est le même qui doit juger. Croire en son nom et douter en même temps que nous ayons la paix, c'est mettre en question la valeur de son œuvre. Celui qui a souffert et qui est maintenant glorifié, ne va pas la contredire lorsqu'il jugera. Mais il n'y aura rien de secret — tout viendra à la lumière. Quelle leçon pour nous quand nous serons dans la gloire! et quel en est l'effet? Je regarde à ma vie passée, et qu'ai-je été? Je regarde à ma vie depuis que je suis chrétien, quelle faiblesse, que de manquements! Mais ai-je pour cela sujet d'avoir peur? Non. Je regarde à Dieu et je dis : Quel Dieu que Celui à qui j'ai affaire! Chacun de mes pas est une manifestation de l'amour de mon Père, qui m'a conduit tout le long du chemin. Dans la gloire je verrai toute

ma folie, mais ce sera dans un corps ressuscité ou transmué. J'apprendrai à reconnaître l'amour de Christ dans chaque détail de ma vie du commencement à la fin.

Comment l'apôtre décrit-il l'effet de cela? « Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, » nous *persuadons les hommes* (2 Cor. V, 11). Maintenant vos cœurs sont-ils tellement affranchis de la terreur du jugement pour vous-mêmes, que vous n'ayez qu'à aller dehors persuader les autres? C'est là la vivante activité de l'amour; mais outre la plénitude de paix que cela suppose, il y a une action sanctifiante : « Nous *sommes* manifestés à Dieu. » Tout est mis en lumière maintenant, et c'est ce dont nous avons besoin afin de sonder nos voies. Le péché ne se voit jamais hors de la présence de Dieu. Si je marche comme Christ, la lumière brille dans ma conscience, et me découvre tout ce qui est incompatible avec cette lumière.

Vos voix sont-elles à l'unisson pour louer avec Christ? Il est passé de la colère et de l'obscurité de la croix à la lumière et à l'amour de la présence de son Père, et il loue. Pouvez-vous louer avec lui? Là tout tremblement disparaît. Croyez-vous « qu'il ait fait ces choses? » Oh! bien-aimés, comme ceux qui le cherchent restent en arrière de son cœur? Qu'est-ce que vous croyez? Et en qui est-ce que vous croyez? Ne savez-vous pas qu'il a bu la coupe jusqu'à la lie? et tout demeure-t-il encore incertain pour vous? Si vous pensez encore à ce que vous êtes, je dis que vous êtes à cent lieues de ce que vous devriez être. Si vous le cherchez, sa parole vous garantit que vous devriez le louer. Il est en la présence de Dieu en conséquence de son œuvre. Puissent vos

cœurs sceller que Dieu est vrai ! Comme Père, il peut châtier, mais les châtiments sont les voies du Père envers des cœurs d'enfants. Puissiez-vous ne pas rejeter le témoignage de Jésus, savoir qu'il a donné sa vie, ayant souffert une fois lui juste pour les injustes, — afin que vos cœurs aient dès à présent la paix avec Dieu. « *Il a fait ces choses.* »



La voie de Caïn.

Malheur à eux, car ils ont suivi la voie de Caïn.

Jude 11.

Lisez Genèse IV.

L'Esprit de Dieu nous déclare par la bouche de l'apôtre Jean, que « Caïn était du méchant » (1 Jean III, 12) ; et cependant la première chose qui nous soit rapportée au sujet de Caïn, c'est *sa religion* : « il offre à Jehovah une offrande des fruits de la terre » (Gen. IV, 3).

Adam avait péché, et par Adam le péché était entré dans le monde ; le juste jugement de Dieu avait chassé l'homme hors d'Eden pour cultiver la terre dont il avait été pris, une terre maudite à cause du péché, désormais (Gen. II) ; — mais Caïn, l'homme à propre justice n'a nul souci du péché, ni du jugement de Dieu, il trouve que tout va bien ; et il présente à Dieu, comme offrande ou sacrifice, les fruits de la terre maudite et de son propre travail. L'offrande de Caïn était, par le fait, le reniement et même le reniement religieux de tout ce qui était arrivé depuis la création. C'est pour-

quoi « Dieu n'eut point égard à Caïn, ni à son offrande » (Gen. IV, 5).

La voie de Caïn était en tout point l'opposé et la contradiction de celle d'Abel, qui était la voie de la foi. Abel reconnaît le jugement du péché, il s'approche comme coupable, plaçant la mort d'un autre entre lui et Dieu ; Abel a foi dans l'expiation ; il discerne le vrai chemin qui conduit vers Dieu, et il offre des premiers-nés de son troupeau (Gen. IV, 4). Caïn extérieurement adorateur du vrai Dieu, refuse de convenir de la chute, il n'a pas conscience du péché ; il ne tient nul compte du jugement de Dieu. Dans le culte solennel de son autel, il renie toute la vérité de Dieu ; il déclare par le fait que Dieu pouvait être connu par les fruits d'une création déchue et maudite ; il abaisse Dieu au niveau de cette création dont il rend Dieu solidaire, faisant ainsi comme Adam lorsque, après la chute, il disait à Dieu : « la femme que TU m'as donnée pour être avec moi, m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé » (Gen. III, 12). Caïn, en un mot, suppose que tout va bien ; pourquoi Dieu ne le recevrait-il pas ? « Mais Dieu n'eut point égard à Caïn, ni à son offrande ; et Caïn fut irrité et son visage fut abattu » (Gen. IV. 5).

Caïn a déjà conçu le péché dans son cœur ; mais avant que sa main ait produit le fruit de la mort, Dieu cherche à l'arrêter dans son chemin : il lui parle, il l'exhorte, lui faisant entendre la voix de sa grâce et de sa longue patience. « Et Jehovah dit à Caïn : pourquoi es-tu irrité ? et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu fais le bien, il se lèvera ; mais si tu ne pratiques pas le bien, le péché est à la porte et ses désirs sont tournés vers toi : mais toi, domine sur lui ! » (Gen. IV, 6, 7.)

La grâce divine sollicitait Caïn à cette dernière heure, mais elle fut méprisée comme l'avaient été précédemment le jugement de Dieu et la grâce de la promesse. Jésus a apporté dans le monde la lumière du salut et de la vie (comp. Es. XLIX, 6); « je suis venu dans le monde, la lumière » (Jean XII, 46); « mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » et « c'est ici le sujet du jugement » (Jean III, 19).

Caïn ne s'arrêta pas : « il était du méchant » (1 Jean III, 12) et il voulait accomplir les désirs de son père, étant du diable qui a été meurtrier dès le commencement (Jean VIII, 44). Fruit d'une génération déchue et apostate, Caïn était le premier-né de la race qui livra Jésus pour être crucifié : une race remplie de propre justice, et meurtrière. Caïn tua Abel, son frère, par envie, parce que ses œuvres étaient mauvaises et que celles de son frère étaient justes (1 Jean III, 12) : les Juifs aussi livrèrent Jésus par envie (Matth. XXVIII, 18), et le monde ne fait pas autrement : « Ne vous étonnez pas, mes frères, si le monde vous hait..... Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un meurtrier et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean III, 15). « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien, mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que je vous ai choisis du monde; à cause de cela, le monde vous hait » (Jean XV, 18, 19).

« Et Jehovah dit à Caïn : Où est Abel, ton frère? Et il lui répondit : Je ne sais; suis-je le gardien de mon frère, moi? » (Gen. IV, 9.) La nature corrompue du

premier incrédule se manifeste par toute sorte de voies de méchanceté ; la source qui devait découler en « toute souillure et superfluité de malice » (Jacq. I, 21) jaillissait en lui déjà : Caïn ose se justifier, et il ment. Il voulait accomplir les désirs de « son père, le diable, » qui « n'a point persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui : s'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et le père du mensonge » (Jean VIII, 44). « Mais ne vous abusez pas, dit l'apôtre, on ne se moque pas de Dieu : ce que l'homme aura semé, il le moissonnera aussi » (Gal. VI, 7). « Et Dieu dit : Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi ; maintenant donc tu seras maudit..... » (Gen. IV, 10-12).

Toutefois Dieu tarde à frapper ; il use de sa longue patience à l'égard de Caïn, et il l'épargne encore ; « il met une marque sur lui afin que quiconque le trouverait ne le tuât point » (Gen. IV, 15). Quant à son gouvernement de ce monde, Dieu épargne encore le meurtrier de son frère et ne veut pas qu'aucun homme lève la main contre lui. Dieu dans sa patience et pour manifester le fond du cœur de l'homme, abandonne l'homme à ses propres voies ; et ce n'est que plus tard, quand le moment fixé par ses conseils est venu, qu'il établit un gouvernement sur la terre et plaça le glaive entre les mains de l'homme. *Alors* il dit à Noé : « Celui qui aura répandu le sang de l'homme...., par l'homme son sang sera répandu » (Gen. IX, 6). Mais lors du crime de Caïn, Dieu ne permit pas à un seul membre de la famille humaine de porter la main sur le meurtrier d'Abel ; il voulait faire comprendre à l'homme que la méchanceté de Caïn était celle de tout homme ; il voulait que tous

fussent humiliés par la conviction « que tous ont péché et qu'ils sont entièrement destitués de la gloire de Dieu » (Rom. III, 22). « O homme, qui que tu sois qui juges, tu es sans excuse, car en ce que tu juges les autres, tu te condamnes toi-même, puisque toi qui juges, tu commets les mêmes choses » (Rom. II, 1). — Et Jésus dit : Que celui qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle » (Jean VIII, 7). « Il n'y a pas de juste, non pas même un seul » (Rom. III, 10).

C'est pourquoi Dieu dit : « Quiconque tuera Caïn, sera puni sept fois davantage.... » A Dieu seul il appartient de compter avec le péché ; et si Dieu, au temps convenable, établit un gouvernement sur la terre, il donne bien à l'homme de connaître des crimes et des offenses contre l'ordre public, ou des torts des uns à l'égard des autres, — mais de juger le péché, et d'en tirer vengeance, reste toujours la part de Dieu seul. « A moi la vengeance....! *je* rendrai, dit le Seigneur ! » (Héb. X, 30 ; Rom. XII, 19, comp. Jean VIII, 9.)

Mais poursuivons l'histoire de Caïn. Le meurtrier d'Abel ne se montre pas toujours sous un jour aussi sombre : l'homme aussi ne se *rencontre* pas toujours menteur et meurtrier ; « Légion, » la personnification des nombreux malins esprits, ne se trouve pas devant chacun de nos pas. Il y a dans le monde des entraves à la manifestation du mal ; et la loi, dans un certain sens, a été donnée pour cette fin : — il y a le frein et les progrès de l'éducation ; la loi de l'opinion publique et le verdict de la société ; il y a le contrôle souverain de Dieu, la crainte de sa providence et de son jugement. Toutes ces barrières et ces influences produisent un certain ordre au milieu du monde qui, par leur moyen,

devient, non-seulement tolérable, mais plein d'agrément et de facilité de vie. Une nouvelle scène est ainsi produite, mais non pas une nouvelle créature : le dehors est changé, mais le dedans est resté le même. L'homme apparaît maintenant comme un honnête citoyen du monde, et non pas comme le meurtrier de son frère ; mais l'homme est resté le même ; il n'est pas changé ; aux yeux de Dieu il est toujours celui dont toute l'imagination des pensées du cœur n'est que mal en tout temps. (Gen. VI, 5 ; VIII, 21 ; comp. Rom. III, 9-19.) — Caïn sortant de devant la face de Dieu, bâtit une ville ; il a une famille prospère ; par l'habileté des siens et leur industrie, la face du monde devient florissante et d'un aspect agréable ; le meurtre est oublié. L'homme n'entend pas le cri du sang, mais le son de la harpe et de l'orgue charme ses oreilles, ses inventions ont étouffé sa conscience. « Dieu créa l'homme juste ; mais ils ont cherché beaucoup d'inventions » (Eccl. VII, 29). Chassé de devant Dieu, le meurtrier d'Abel s'est fait un monde à lui, un monde sans Dieu ; il y vit à son aise, en homme honorable...., mais Caïn est aussi coupable maintenant, et séparé de Dieu, que lorsque sa main était fraîchement teinte du sang de son frère. Solennelle vérité ! un honnête citoyen du monde, un homme respecté des autres, peut être aussi éloigné de Dieu qu'un meurtrier. Ceux qui refusent le souper du roi (Matth. XXII, 1-14), Dieu les range dans la même classe que « les autres » qui prirent ses serviteurs et les outragèrent et les tuèrent.

Il est effrayant de voir avec quelle facilité et quelle indifférence Caïn a tourné le dos au Seigneur et au souvenir du sang de son frère. Ayant obtenu une promesse

de sécurité personnelle, — c'était tout ce qu'il désirait — il sort de devant la face de Dieu, s'établit dans ce monde loin de Dieu et s'entoure d'agréments et de délices sur une terre qui élève la voix en témoignage contre lui : il saisit la promesse, non pour rentrer en lui-même (comp. Rom. II, 4), ni pour être convaincu de péché, mais il profite de la longue patience de Dieu comme d'une occasion favorable pour vivre selon son cœur, pour se procurer toutes sortes de jouissances et s'en enorgueillir. N'est-ce pas là, devant Dieu, le trait le plus sombre de toute son histoire?

Telle est « la voie de Caïn, » et telle est aussi la voie d'Israël et de l'homme en général. Si Pierre, dans son discours aux Juifs (Act. II, 23), fait reposer sur tous ceux qui l'entendent, la responsabilité du meurtre de Jésus, la même culpabilité ne pèse-t-elle pas aussi sur tout homme? Le sang du Juste mis à mort, ne s'élève-t-il pas vers Dieu en témoignage contre l'homme? Le Fils de Dieu est venu dans le monde, et comme Dieu demanda à Caïn : « Où est Abel, ton frère? » — Dieu demande maintenant au monde : Où est Jésus, mon Fils? — Mais le monde coupable suit son train dans l'insouciance et l'indifférence; il s'endurcit contre la parole et le témoignage de Dieu; — se faisant une vie commode loin de Dieu, il cherche un bonheur sans Dieu et s'occupe à orner et à embellir de mille manières la terre qui a porté la croix de Christ.

Mais « *malheur à eux, car ils ont suivi la voie de Caïn!* »

Quelques remarques sur Genèse xlviii.

Il y a dans la vie de l'homme, un moment où tout ce qui est illusion disparaît, et où tout devient sérieux pour lui : ce moment est celui qui l'amène aux portes de l'éternité. S'il est un vrai chrétien, tout en lui prend alors sa place et son vrai nom ; — il juge tout selon la lumière de celui devant lequel il se trouve. C'est arrivé à ce moment solennel, que le patriarche Jacob nous est présenté dans ce chapitre. Or, ce qui rend la vie et les temps de ce patriarche particulièrement instructifs pour nous, c'est que, d'un bout à l'autre de sa carrière, il nous est offert comme *objet* et *monument* de la grâce divine. Ce n'est pas durant une partie de sa vie seulement, qu'il fut l'objet des soins de Dieu, car lui-même rend ce témoignage : « Le Dieu qui me paît depuis que je suis au monde » etc. Or, qui ne sait ce que fut dans sa marche celui de la bouche duquel sortit un tel témoignage ? Au reste, l'Écriture dit de lui : que « dès le ventre, il supplanta son frère, » et que son train de vie déplaisait à Dieu ; même le prophète semble relier le train des enfants à celui du père, auquel il se ramifie (Osée XII). Ce n'est donc ni la foi, ni la fidélité de Jacob envers Dieu, qui ressortent en sa vie ; mais bien cette fidélité *immanquable* de Dieu, en vertu de laquelle il avait veillé sur son élu, afin qu'aucun mal ne lui arrivât. Dieu, sans doute, trouva plus d'une fois urgent de laisser Jacob goûter un peu de l'amertume dont ses infidélités étaient la cause ; car jamais Dieu ne les approuve. Au

reste, les propres paroles d'Israël confirment cette pensée : « les jours des années de ma vie, avait-il dit à Pharaon, ont été courts et mauvais. » — Ces paroles ont trait à ses expériences propres, dans les difficultés qu'il avait rencontrées ; et non à une absence quelconque d'intérêt de Dieu pour lui. Pharaon, complétement étranger aux divers exercices et aux expériences du croyant, ne pouvait saisir la portée des paroles du vénérable vieillard qui lui parlait, autrement que comme un homme du monde. Pour nous, par l'Esprit, nous pouvons les comprendre, et même retirer des infirmités morales souvent manifestées de ce patriarche, une leçon sérieuse et durable. Un fait, à l'arrivée de Jacob en Égypte, fait ressortir la miséricorde dont Dieu usa toujours envers son serviteur : en présence du monarque mondain, Dieu revêtit Israël d'une haute dignité, de cette dignité que donne la foi ; c'est pourquoi, dans le sentiment du caractère que lui conférait *sa relation avec Dieu,* « Jacob bénit Pharaon, » etc. (Gen. XLVII, 10). Ainsi, au point de vue moral, Jacob était plus grand que Pharaon, car, dit l'Écriture, « le moindre est béni par celui qui est plus grand » (Héb. VII).

Mais revenons près du lit de Jacob.

Le récit, que nous donne ce chapitre, des dernières circonstances de la vie du patriarche, et des derniers actes de sa foi, montre quelle fin *honorable,* il a plu à Dieu d'accorder à son serviteur. Durant le cours de son pèlerinage, il avait plus d'une fois voulu déposer son bâton de voyageur, mais Dieu le lui avait toujours remis en main, et, par des peines de cœur assez vives (Gen. XXX, 30 ; XXXI, 1, 2 ; XXXIII, 18, 19 ; XXXIV, 25-27, 30 ; XXXV, 1), il l'avait aidé à réaliser une

vocation qui le séparait du monde. — Dieu coupait ainsi le câble qui retenait le cœur de Jacob à une rive, de laquelle il était appelé à s'éloigner ; — une patrie *céleste* était, d'après le témoignage de l'Écriture, le seul but de la foi qu'il avait reçue. Il est vrai, que l'espérance du patriarche était parfois enveloppée dans des objets qui en paralysaient l'énergie, — « quand ferai-je, dit-il, quelque chose pour ma maison? » Dans ce cas, le but que se proposait Jacob, n'était pas de réaliser sa position d'étranger, et surtout chez Laban. Si la foi manque, on se croit *autorisé,* si ce n'est même *obligé,* à agir comme ceux qui sont sans espérance ; — on perd de vue *le but,* et on cesse d'être en témoignage au milieu des hommes. Remarquons que ce fut précisément lorsque Jacob ne s'occupait pas de sa position terrestre, qu'il était, en ce qui regarde la foi, vraiment libre ; pas un seul nuage n'est sur son cœur ; aussi fut-il, dans la circonstance suprême qui nous occupe, l'expression de la volonté de Dieu, en ce qui regardait les destinées de ses fils et de ceux de Joseph. De plus, c'est dans cette circonstance que le Saint-Esprit trouva un acte de foi à enregistrer : « Par la foi, Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et adora étant appuyé sur le bout de son bâton. »

Quant aux sentiments qui, dans ce moment solennel, devaient se presser dans l'âme du serviteur de Dieu ; il est plus facile de les comprendre, que de les dépeindre ; — que de motifs, — que de délivrances dont le souvenir lui était renouvelé ; quelle belle perspective était devant lui ; voilà ce qui l'invitait ou plutôt le poussait à adorer Celui qu'il avait appris à connaître et qui avait toujours été pour lui un berger dont l'amour et la fidélité

ne lui avaient jamais fait défaut! Quant à lui, sa course était à son terme, les instants de son existence terrestre pouvaient aisément se compter : il ne lui restait plus qu'à franchir le seuil des portes éternelles, que lui ouvrait son Dieu; mais avant de faire ce dernier pas, il faut qu'il bénisse ses fils et qu'il adore son Dieu; — beau témoignage de la foi, dans laquelle Jacob s'est endormi. Qu'elles sont belles ces paroles qu'il adresse à Joseph : « Voici, je m'en vais mourir, mais Dieu sera avec vous. » Je puis, je dois vous laisser, mais Dieu ne vous laissera pas.

Maintenant, cher lecteur, ne trouvez-vous pas qu'il y a dans la conduite de Dieu à l'égard de Jacob, quelque chose de bien encourageant pour nos cœurs? quelque chose qui nous invite à lui remettre le soin de *tout ce qui nous concerne,* « car aussi prend-il soin de nous! » Que les circonstances dans lesquelles Jacob s'est trouvé nous instruisent. Qu'a-t-il gagné chez Laban sous le rapport de la foi? A son retour, lorsqu'il doit se présenter devant son Dieu, à Béthel, il faut qu'il ordonne d'abord à sa famille d'ôter les dieux des étrangers qui sont au milieu d'eux et de se purifier (ch. XXXV). Quand a-t-il été l'interprète des pensées de Dieu touchant l'avenir? C'est pour notre instruction que Dieu a fait écrire ces choses; qu'il nous donne maintenant d'en profiter. Nous sommes les légitimes héritiers des promesses de Dieu et nous pouvons en tout temps nous assurer en Lui. Nous ne sommes pas à notre place, si nous ne marchons pas *sous la dépendance* du Seigneur : on est sous la dépendance de Laban ou sous celle de Dieu.

1 Pierre I, 1-25.

Ce qui est important pour la sainteté de notre conduite et pour la paix habituelle de nos âmes, c'est d'avoir nos pensées en unisson avec celles de Dieu. Impossible que quoi que ce soit manque, quand rien ne manque à nos affections spirituelles. Jésus est descendu ici-bas pour communiquer à nos âmes la paix de Dieu; nous révéler la bonté dont il jouissait lui-même dans la maison de son Père.

Jésus nous est toujours présenté ainsi; même prophétiquement (Prov, VIII). Il avait vu la gloire, et connaissait la joie et l'amour du Père dans son cœur. Il rendait témoignage de ce qu'il avait vu, et parlait de ce qu'il connaissait; mais personne ne croyait à son témoignage. Jésus est venu nous sortir des affections de ce monde, nous placer dans la joie qu'il avait avant la fondation du monde, et nous introduire dans la gloire qu'il possédait. Le chrétien est heureux, joyeux et sanctifié, quand les affections s'épanouissent et se développent là où le Seigneur Jésus l'a introduit. Il faut la gloire et la communion avec le Père. Le Saint-Esprit nous présente ces deux choses. Le Saint-Esprit devient un esprit de répréhension et de tristesse, quand les affections nous égarent loin de la place où Jésus nous introduit. Jésus est allé vers son Dieu et notre Dieu, son Père et notre Père: il nous place là comme ses frères.

Nous voyons, au commencement de ce chapitre, la manière dont nous jouissons de ces choses; puis, il distingue entre ce qui convient à un chrétien, et l'assurance du salut. Pierre était l'apôtre de la circoncision, et s'adresse à ceux qui étaient dispersés. Il les appelle élus selon la prescience de Dieu, le Père, non comme nation, mais par l'Esprit sanctifiant. Ici, la sanctification de l'Esprit est présentée avant l'aspersion du sang; parce que quand une âme est trouvée en dehors, dans le monde, et que le Saint-Esprit visite cette âme, il la prend dans la carrière du monde, la sanctifie pour qu'elle obéisse à Jésus-Christ, et pour qu'elle soit

placée sous l'effet de l'aspersion du sang de Christ, sous toute l'efficacité de ce sang. Nous sommes sanctifiés pour obéir à Jésus-Christ, et pour obtenir l'aspersion de son sang.

Pierre voit les chrétiens en dehors de ce monde par la résurrection. L'espérance du chrétien suit le Seigneur Jésus. Du moment que Christ est ressuscité, le chrétien l'est avec lui. Etant placés en lui, nous avons notre part avec lui. Nous avons été régénérés pour avoir part à cette espérance vivante. Nous avons « laissé les morts, » comme Jésus dit.

Il est doux et béni pour nos âmes d'obtenir l'héritage. Le chrétien est dans le monde, et il ne peut se contenter (selon cette nouvelle nature qu'il a reçue) que des choses qui sont célestes, de l'héritage avec Christ. L'héritage est réservé dans les cieux, et Satan ne peut y toucher; il est gardé pour nous qui sommes gardés sur la terre. La puissance de Dieu nous garde par la foi, parce que nous n'en sommes pas encore en possession. Quelle joie et quelle paix pour l'âme! Mon héritage est gardé dans les cieux, et moi, pauvre et faible, et assailli par l'ennemi, je suis gardé sur la terre..... Dieu est le garant de notre héritage et le garant de nos âmes (IV, 19).

En même temps, l'épreuve de la foi est là. La foi doit être éclairée, purifiée, développée. Il y a, quand nous sommes jeunes dans la foi, des choses qui ne sont pas pures dans cette foi; et Dieu l'épure. Il lie à tout ce que Jésus est, la fin de notre foi, le salut des âmes. Du moment que nous sommes remplis du Saint-Esprit, les affections trouvent tout ce qu'elles désirent, et c'est la vraie paix de l'âme. Le cœur est satisfait. Si vous n'avez pas le repos, c'est que vous n'êtes pas préoccupés de Jésus selon la connaissance que nous en donne le Saint-Esprit. Par l'épreuve de la foi, on remporte la fin de la foi. Celui qui a Jésus, qui a connu Jésus, a tout vu, tout connu. Quoi que nous devions voir, dans la résurrection (à visage découvert), nous ne verrons rien de nouveau.

La fin prochainement, si le Seigneur le veut.